

Michel BANNIARD, Dennis PHILPS, éd(s), *La Fabrique du
Signe. Linguistique de l'émergence*

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010, coll. Interlangues, 330 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand



Édition électronique

URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/6745](http://questionsdecommunication.revues.org/6745)
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012
Pagination : 311-312
ISBN : 978-2-8143-0120-7
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Michel BANNIARD, Dennis PHILPS, éd(s), *La Fabrique du Signe. Linguistique de l'émergence* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 05 octobre 2016. URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/6745](http://questionsdecommunication.revues.org/6745)

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

– peut résider dans des détails que l'opérateur n'avait pas nécessairement perçus, et qui nous touchent aujourd'hui, dans l'après-coup. Ainsi reprend-il les propos de Walter Benjamin : ce que l'œil voit sans faire attention, la caméra l'enregistre, « elle ouvre l'accès à l'inconscient visuel » (p. 43).

Dans l'histoire qu'il retrace de l'utilisation des images d'archives, l'auteur insiste constamment sur l'importance de leur contextualisation, du respect de leur dégradation éventuelle, du danger de les maquiller (terme emprunté à Georges Didi-Hubermann) et s'insurge contre des réalisations télévisuelles récentes, *Apocalypse. La Deuxième Guerre mondiale* (2009) ou *14-18, le bruit et la fureur* (2008) où les images d'archives sont outrageusement colorisées, rendues bavardes par des recours perpétuels à l'hyperbole discursive, alors qu'elles étaient initialement muettes, dans un désir de sursaturation de l'information qui emprunte aux modèles les plus conventionnels des grandes productions de films de guerre américains. Car l'intérêt du livre tient également à son caractère polémique : par exemple Laurent Véray conteste les propos de Claude Lanzmann et son refus radical de toute image d'archive touchant à la Shoah. La parole serait-elle plus fidèle au réel que l'image ? Il met en regard des formes respectueuses des archives, qui n'empêchent pas, loin de là, une créativité, une inventivité : art du montage, dans la perspective d'une intelligibilité accrue des événements, recherche d'une expressivité poétique, exploitation de l'archive comme matière germinative de la mémoire. En cela, le travail du documentariste se rapprocherait de celui de l'historien : tri des documents (des images), mise en récit, recherche d'effets sur le lecteur (spectateur) contemporain, interrogation sur la relation que nous entretenons avec le passé. Une section du livre a ainsi pour intitulé « Le cinéma au service de l'histoire », titre d'un film d'archives réalisé par Germaine Dulac dans les années 30 qui s'interrogeait sur un possible croisement entre l'histoire du cinéma et celle de la société. Quelques exemples : Marcel Ophuls, dans *Le Chagrin et la Pitié* (1969), qui confronte des témoignages tardifs d'acteurs des événements de l'Occupation en France avec des images d'archives ; Rithy Panh, *S21, la machine de mort khmère rouge* (2002), où les bourreaux reviennent avec leurs victimes sur les lieux de leurs crimes ; Chris Marker, *Le fond de l'air est rouge* (1977), montages d'images-chocs mettant en résonance des événements historiques éloignés mais ayant une parenté formelle (bombardements de civils), merveilleux travail ; enfin, les œuvres poétiques de transfiguration par virage couleur, ralenti, recadrage, surimpression et ajout

musical (je reprends les termes de Laurent Véray) sur des archives de la Grande Guerre d'Yervan Gianikian et d'Angela Ricci Luchi.

Très généreusement illustré – on y trouve, à quasiment chaque page, de rares photogrammes –, ce livre est d'une densité parfois déroutante. Toutefois, on aurait aimé qu'il soit accompagné d'un DVD où nous aurions pu voir les images que l'auteur commente avec tant d'érudition et de conviction.

Carine Trevisan

CERILAC, université Paris 7-Diderot
carine.trevisan@univ-paris-diderot.fr

Communication, langue et discours

Michel BANNIARD, Dennis PHILIPS, édés, *La Fabrique du Signe. Linguistique de l'émergence*.

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. Interlangues, 2010, 330 p.

Apparu sur la scène scientifique à la toute fin des années 90 du siècle passé, le concept d'émergence fait aujourd'hui florès et se voit questionné aussi bien par la biologie, la physique, la cognition, la linguistique, l'histoire des langues, l'intelligence artificielle que par la langue littéraire. Le présent volume rend compte des travaux, réalisés sur plusieurs années, de l'axe « Linguistique de l'émergence » au sein de l'Institut de recherche pluridisciplinaire en arts, lettres et langues de l'université de Toulouse-Le Mirail. Ainsi offre-t-il un bilan des quatre années de séminaires qui ont scandé le développement de cet axe et du colloque de synthèse qui l'a clos. Sa matière se répartit en quatre sections elles-mêmes subsumées en deux espaces de réflexion : l'émergence, la construction et la variation du signe, d'une part, et, d'autre part, l'histoire littéraire de la construction langagière. La première section, « Du langage aux langues littéraires », pose la question de l'émergence du langage au cours de l'évolution (pp. 22-33) et montre, qu'avant d'être un éventuel moyen de communication, le langage est d'abord un instrument politique au service d'une organisation sociale. C'est cette conscience que Jean Dumont (pp. 33-46) étudie lorsqu'il se penche sur les origines de la conscience littéraire latine au III^e siècle avant J.-C., à travers la langue du théâtre latin oscillant entre décalque et démarcation de la langue grecque. Sous le titre énigmatique au premier abord d'« Intrication et écrémage... », Michel Banniard (pp. 47-61) démontre les limites tautologiques du postulat développé par la philologie romane diachronique selon lequel, latin vulgaire et latin littéraire seraient

deux entités langagières distinctes. Ainsi parvient-il à la conclusion qu'une langue littéraire est toujours une construction culturelle à partir de la langue parlée contemporaine alors que, trop souvent, il est affirmé que la langue vulgaire n'est qu'un dévoiement de la langue « littéraire ». La seconde section, « Mutations fonctionnelles », propose trois textes dont deux ont en commun de traiter de l'opposition entre langue écrite et langue orale. Walter Hirtle (pp. 64-81), psycho-mécanicien de longue expérience, expose à partir de l'anglais le cheminement qui a conduit Gustave Guillaume à proposer une théorie générale du vocable à partir du problème du mot dans le langage humain. Marieke van Acker (pp. 82-105) s'attache au rapport problématique et conflictuel de la langue écrite à la langue orale en Gaule du Nord au VIII^e siècle et montre l'existence d'une continuité réelle mais complexe entre l'écrit latin et l'oral roman qui a donné naissance à une langue littéraire latine modernisée préfigurant le roman littéraire. Essayant de lever le clivage opposant langue parlée et langue écrite, Michael Richter (pp. 106-113) envisage la langue écrite en Italie du IX^e siècle à travers des documents juridiques et administratifs, grâce auxquels il montre que l'élaboration de la nouvelle langue écrite savante dépend dans une large mesure de la morphologie, de la syntaxe et du lexique de la langue parlée. La troisième section, « Logiques de la narration », réunit trois articles bien différents. Antoine Toma (pp. 116-153) revient sur la théorie des opérations énonciatives (toe) d'Antoine Culioli et montre qu'il est important de distinguer entre notion, concept, métaconcept, concepts corrélés et idées pour représenter les polyphonies s'inscrivant de façon organisée dans l'espace énonciatif. Otfried de Wissembourg, érudit lotharingien de la fin du IX^e siècle qui a repris les Évangiles en un long poème complexe et savant, offre à Wolfgang Haubrichs (pp. 154-171) la possibilité d'analyser l'élaboration d'un premier allemand littéraire à partir de la transfiguration de l'oral d'un Vieil Haut Allemand très décrié. Envisageant un autre secteur du Moyen-Âge, Michel Gailliard (pp. 172-205) montre que l'emploi du quadrilatère temporel présent/imparfait/passé simple/passé composé dans les textes littéraires d'ancien français constitue un diasystème transitionnel dans lequel les oppositions ne sont pas encore acquises, de sorte que le lecteur moderne se trouve confronté là à une « inquiétante étrangeté ». L'ultime section, « Signes et symboles », réunit quatre articles balayant un large champ de questionnements. Claudio Garcia Turza (pp. 208-230), qui a édité les gloses hispaniques de San Millan, revient sur cet ouvrage pour montrer la complexité du dialogue ayant alors existé entre

une latinité médiévale tardive, à multiples strates, et la prise en compte d'une oralité nouvelle accédant à l'écriture. Georges Bohas (pp. 232-280) s'attaque à la question de l'émergence du sens dans le lexique de l'arabe et montre que celui ne dépend pas, comme on le pense généralement, de racines triconsonantiques, mais plutôt de matrices de traits phonologiques, ce qui conduit à reposer la question de l'arbitraire ou de la motivation du signe.

Curieuse manière de réactiver les idées que Charles Nodier développait dès 1808 dans son *Dictionnaire des onomatopées*. Dennis Philips (pp. 281-298), concepteur de la théorie sémiogénétique des conditions d'émergence et d'évolution du signe linguistique, propose une analyse phononotionnelle des données fournies par certaines racines indo-européennes et parvient à la conclusion que des stratégies de nomination autoréférentielles inconscientes ont pu être utilisées par l'homme en des époques très reculées de l'évolution du langage. Didier Bottineau (pp. 299-325) enfin, théoricien des cognèmes étudie la corrélation existant entre la composition (sub)morphologique des grammèmes et l'articulation cognitive des procédures symboliques et abstraites chez l'allocutaire.

Comme on le voit par ces rapides condensés, la diversité des notions traitées présente en soi un intérêt remarquable pour tout lecteur qui cherche à connaître l'état de l'art dans le domaine de l'évolution des idées linguistiques et de la pensée du langage. Typographié avec soin, cet ouvrage mérite donc d'être intégré à la liste – pas si longue – des ouvrages de linguistique contemporains susceptibles de faire avancer la recherche de manière positive. Petit bémol, toutefois : l'absence d'un index des notions et des noms reste un obstacle à sa facilité d'utilisation comme ouvrage de référence.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CERES, université de Limoges

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Jean-Léon Beauvois, *Les influences sournoises. Précis des manipulations ordinaires*.

Paris, Bourin, coll. Sociétés, 2011, 364 p.

Jean-Léon Beauvois est un des rares auteurs à établir des ponts entre le niveau macrosocial et le système politique, d'une part, le niveau individuel et l'humain, d'autre part, avec une telle rigueur scientifique dans la démonstration. Son dernier livre franchit un pas supplémentaire dans la théorie beauvoisienne en